L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 SEPTEMBRE 1888. 62ème Année

Dufour & Donnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 SEPTEMBRE 1888

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an $2 00
Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trois mois 75
Renferme deux feuilletons

Le chemin de fer de Vienne à Constantinople.

C'est le 14 août dernier qu'est arrivé à Constantinople le train parti de Vienne. Le chemin de fer qui met le centre de l'Europe en relations avec Salonique et l'Archipel est ouvert depuis le 18 mai de cette année. Le service international régulier a commencé le 15 même, sur l'autre ligne, la plus longue et la plus importante des deux jonctions — celle qui relie le Danube au Bosphore par Sofia, Philippopoli et Andrinople. De Vienne à Constantinople, cette ligne compte 1,786 kilomètres. Elle n'abrège pas beaucoup, au point de vue de la distance et du temps, le trajet actuel, qui passe par Bucharest et Varna. Mais, comme elle dispense de la traversée du Danube en bateau à Routschouk et de la pénible traversée de la mer Noire, comme elle permet des communications faciles, directes et journalières, l'ouverture de cette voie nouvelle réalise un progrès incontestable, et le 14 août 1888 restera une date mémorable dans l'histoire des chemins de fer.

Le *Journal des Débats* se demande si les conséquences politiques de cet événement seront très importantes et si elles se feront promptement sentir du pont en de-ater—dit-il. Il est certain que la Turquie, tirée chaque jour davantage de l'isolement où elle a si longtemps vécu, aura, de plus en plus, de peine à se soustraire à l'influence, à l'invasion de la civilisation occidentale. Mais l'ouverture du chemin de fer ne fera que continuer, en l'accélérant un peu, une civilisation commencée depuis plus de trente années. Il est permis de se demander si les hommes d'Etat ottomans ont fait preuve de beaucoup de clairvoyance en consentant enfin, après une longue résistance et de considérables retards, à rapprocher leur pays du reste de l'Europe. Mais, en réalité, ce rapprochement était commencé depuis longtemps. La poste, le télégraphe, une circulation de paquebots très active établissaient déjà des relations étroites entre Constantinople, Vienne, Londres et Paris. Ces relations vont aller en se resserrant. Ce n'est pas l'inauguration du chemin de fer qui les aura créées. Elle n'aura pas non plus pour effet, selon toute apparence, d'augmenter beaucoup, comme on l'a dit, l'influence de l'Autriche sur la Sublime Porte. Séparée de l'est et de Vienne par la Bulgarie et la Serbie, se défiant toujours, et désormais plus encore que par le passé, des projets de l'Autriche sur Salonique, la Turquie ne sera guère disposée à se subordonner sa politique à celle de la monarchie des Habsbourgs. Il ne nous semble pas que, sous ce rapport, l'établissement de la jonction soit de nature à modifier d'une façon notable la situation actuelle.

Le changement sera plus profond peut-être pour les petits Etats que traverse le nouveau chemin de fer. Maîtresse de la inforcation des deux lignes qui vont, l'une vers Constantinople, et l'autre vers Salonique, et qui se séparent à Nisch, la Serbie occupera par là, dans la presqu'île des Balkans, une situation importante. Le *Times* disait, le 13, qu'elle allait être placée, notamment, plus qu'elle ne l'a été jusqu'ici, sous la dépendance de l'Autriche. C'est le contraire qui est vrai. Depuis le jour où la Serbie est née à la vie politique, et surtout depuis l'occupation de la Bosnie, elle s'est vue condamnée, en quelque sorte, à n'être que la vassale de la puissante voisine qui l'enserre de la presse de trois côtés. Elle n'avait pas d'autres débouchés pour ses produits agricoles. Elle n'avait pas d'autre marché pour ses achats. Le chemin de fer qui lui ouvre l'accès de Salonique l'émancipe de la sujétion qui pesait sur elle. Il augmente aussi, certainement, l'importance de la Bulgarie. En mettant la prospérité en communication rapide avec Vienne, il rendra plus vives et plus acharnées les rivalités d'influence dont elle est l'objet. La ligne qui traverse la Bulgarie proprement dite, de Tzaribrod à Vakarel, par le défilé de Dragoman, celle qui dessert la Roumélie orientale, du col de Vakarel jusque près des portes d'Andrinople, tomberont dans les luttes futures de l'Orient un rôle stratégique considérable. Il ne faut pas s'étonner si l'on s'en dispute déjà la possession.

« Notre pays—ajoute le grand organe de Paris—n'a pas, en ce moment, d'intérêt direct dans ces querelles politiques. Mais il peut et il doit se demander quelle influence exercera sur son industrie et son commerce l'ouverture des nouvelles voies de communication qui viennent d'être inaugurées. Ici, à notre sens, une distinction est nécessaire. Tout porte à croire que l'ouverture de la ligne de Constantinople sera plutôt défavorable qu'utile à nos producteurs et à nos marchands. Il est permis de penser, au contraire, que la mise en exploitation du chemin de fer de Salonique sera pour eux un heureux événement. L'importance commerciale de la ville de Constantinople est évidemment appelée à décroître. Aujourd'hui, c'est la capitale de l'empire qui approvisionne l'intérieur de la Turquie d'Europe, Andrinople, Philippopoli, et même, pour partie, Sofia. Désormais, elle perdra cette position privilégiée. Certaines marchandises autrichiennes et allemandes iront directement par la voie de terre, sinon jusqu'à Constantinople même, du moins jusqu'en Bulgarie, en Roumélie orientale et en Thrace. Sur ce point, la concurrence deviendra pour nous plus difficile. Mais, à Salonique, le phénomène inverse se produira. Jusqu'à aujourd'hui, nous l'avons dit plus haut, la Serbie était la cliente obligée de l'industrie et du commerce autrichiens. N'ayant pas de communications avec l'Archipel elle ne pouvait acheter, elle ne pouvait vendre qu'au delà de la Save et du Danube. Cet état de choses va cesser. De Salonique à la frontière serbe, la distance par chemin de fer est de 300 kilomètres environ. Ce n'est pas un assez long intervalle pour que les articles venus de Marseille ne puissent pas entrer en lutte avec les produits des fabriques autrichiennes et allemandes. La Serbie n'a pas, il est vrai, de grands besoins. Mais ces besoins augmenteront avec les ressources et la civilisation du pays. Il y a là, pour nous, un marché à conquérir, un marché qui nous sera disputé sans doute par le commerce des ports anglais et celui de Trieste, mais où nous nous présenterons, si nous avons assez d'initiative, d'activité et d'intelligence, avec des chances de succès égales à celles de nos rivaux. »

Album.

Les banalités, dites par les gens d'esprit, valent mieux que les choses spirituelles dites par les imbéciles.

On citait, l'autre jour, un oculiste qui venait de se retirer, après fortune faite.

—Ça n'est pas surprenant, fait observer Calino : les consultations qu'il donnait coûtaient presque toujours les yeux de la tête.

Trouvé sur la table d'un pendu :

« J'en finis avec l'existence, n'étant jamais arrivé à rien et ayant enfin reconnu que c'était moi qui me portais la guigne.

« J'espère que ma corde sera utile à quelqu'un.

LOUISIANE.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 31 août :

Une pétition d'un tiers des contribuables de la ville de Lac Charles, demandant que l'on soumette la proposition d'une taxe de 2 mills et 1½, pendant 10 ans, pour la construction du chemin de fer Kansas City, Watkins et Golfe, le conseil de ville a, le 11 août, ordonné une élection. D'après la proclamation du maire, l'élection aura lieu le 20 septembre. C'est maintenant à la population de se prononcer. Le sujet vaut la peine d'être sérieusement étudié.

L'*Echo* se propose de démontrer les bénéfices que nous devons tirer de l'établissement d'un chemin de fer, allant du nord au sud et traversant l'Etat, du nord-ouest au sud-ouest. Voyez, par exemple, le Kansas, le foyer des "blizzards", la patrie en quelque sorte des cyclones et des sauterelles—autant de raisons pour l'empêcher de prospérer. Il n'y a cependant pas d'Etat qui aille aussi rapidement de l'avant. Il n'est né que d'hier et il menace de dépasser les Etats les plus anciens, les plus florissants de l'Union. A quoi doit-il ces étonnants progrès ? Au réseau des chemins de fer qui le sillonnent en tous sens et lui permettent de faire pour des millions de dollars d'affaires.

Descendez un peu plus au sud et contemplez à vol d'oiseau la multitude de clochers et d'écoles qui s'y élèvent dans le Texas. Il y a quelques années, c'était le refuge des criminels, des vagabonds, des fugitifs de la justice, des Indiens, des Mexicains, le repaire des buffles, des daims, des chevaux et bêtes sauvages.

Il y a quinze ans à peine que la vapeur y a pénétré, y a tracé sa voie, à travers les plaines et les forêts, effrayant les animaux, forçant les malfaiteurs à chercher un abri plus éloigné. Aujourd'hui, le Texas est un petit monde ; il se suffit à lui-même et envoie ses produits au loin. Sa population s'est formée de celles des autres Etats du Sud, et la Louisiane a peut-être contribué plus que d'autres à la grossir.

Tâchons, en Louisiane, de ne pas autant vivre dans le passé, de ne pas trop nous nourrir de souvenirs stériles ; visons avant tout au présent et à l'avenir ; mettons de côté nos petites vanités personnelles et nos mesquins égoïsmes. Suivons l'exemple du Texas et du Kansas ; appelons à notre secours les chemins de fer ; donnons-leur des encouragements. La somme que doit fournir la taxe dont il est question, est insignifiante, comparée aux énormes dépenses de la construction de la ligne.

Ce que l'Illinois Central a fait pour le territoire à l'est du Mississippi, le chemin de fer Kansas City, Watkins et Golfe le fera pour nous. Les produits du Missouri, du Nebraska, du Kansas et Dakota vont nous arriver ; ils trouveront leur débouché par le golfe et iront de là se distribuer à l'étranger. Les mêmes trains remporteront à leur retour des bois, des fruits, des légumes. Notre région prendra alors la place qui lui appartient, et qu'elle devrait occuper depuis longtemps.

Un ami, qui revient de Crystal Springs, Miss., nous affirme que cette localité a expédié, en un seul jour, quatorze chargements de fruits et de légumes. La moyenne par jour a été de huit cars, pendant toute la saison.

Avec la ligne Kansas City, Watkins et Gulf, nous pouvons espérer en faire autant, non-seulement pendant la saison ordinaire, mais en plein hiver, et alimenter ainsi les villes de St. Paul, d'Omaha, de Kansas City.

On ne sait pas assez que les fraises expédiées, le printemps dernier, de Hammond, Lne., à Kansas City, par l'Illinois Central, se sont vendues, à destination, $1.50 la boîte, valeur du litre ; c'est un bénéfice énorme.

Nous espérons donc que notre population votera, en masse, la taxe demandée. D'ailleurs, on peut voter en toute sûreté, puisque la taxe ne sera payée que quand le chemin sera construit. Impossible de faire une proposition plus libérale, de donner plus de sûreté aux contribuables. Si la population rejette la taxe, elle perdra une occasion qu'elle ne retrouvera peut-être jamais, car d'autres en profiteront. Elle n'aura à s'en prendre qu'à elle-même.

—Nous avons reçu la visite de MM. I. J. et J. N. Mills et de M. Farlow, anciens habitants de l'Iowa, et résidents maintenant dans notre paroisse avec leurs familles, au nord de Walsh. M. I. J. Mills a semé, l'hiver dernier, 40 acres de riz, sur un sol qui venait d'être labouré pour la première fois. M. Mills a compté jusqu'à 254 grains dans un épi. Au commencement du printemps, il apercevait de chez lui, dans différentes directions, 26 maisons ; il en compte maintenant 54.

On voit que les progrès du peuplement sont énormes. Il va s'y ouvrir une école tenue par Mlle Ella Mills, qui commence avec 50 élèves.

—On s'attend ici, pour l'automne prochain, à une nombreuse immigration. Chaque jour, nous recevons des demandes d'informations sur les ressources de notre région, d'habitants du Nord qui ont l'intention de venir s'installer ici.

—N'oublions pas les foires qui s'ouvrent, cet automne, à Baton Rouge et à Shreveport. Nous n'avons pas de temps à perdre pour nous y faire représenter dignement. Envoyons-y nos plus beaux spécimens de fruits, de légumes, de grains de toute sorte ; exhibons-y nos bois de charpente, de construction qui sont superbes et très variés.

Notre jury de police a voté une allocation convenable ; que Lac Charles et les environs brillent à Baton Rouge comme à Shreveport : notre intérêt le plus évident nous en fait un devoir.

La *Revue*, Morgan City, paroisse St-Marie :

La continuation des pluies après l'ouragan, est une véritable calamité dans nos environs. Si le soleil recommençait à briller, la canne à moitié versée reprendrait de la force ; il n'y aurait que demi mal.

Un monsieur fredonne un air :

—Pourquoi chantez-vous toujours le même air ? lui demande un de ses amis.

—Parce qu'il m'obsède !

—Eh bien ?

—Je cherche à m'en dégoûter.

Savez-vous ce qui donne le plus de satisfaction à une femme ?

—Sa beauté.

—Non, la laideur d'une autre !

Aux bains de mer, un Gascon disait :

—Moi, je fais la planche pendant deux heures ; je reste sous l'eau pendant cinq minutes, etc.

—Pardon, reprend froidement un Parisien ; mais, d'abord, savez-vous nager ?

Madame entre dans sa cuisine ; elle est indignée.

—Comment, Justine, vous vous êtes laissée servir un si mauvais morceau de bœuf ! Il est plein d'os !

—Ah ! madame, ça c'est vrai ; mais aussi j'y ai bien dit au boucher : si c'était pour moi, je l'prendrais pas !

Cabassol, un pur de la Cannebière, sollicitait, du ministre, une médaille de sauvetage.

Comme suite à sa requête, on l'appela chez un commissaire de police qui lui demanda des renseignements :

—Alors, monsieur, vous avez vu cette femme se jeter à l'eau ?

—Comme je vous le dis.

—Et c'est vous qui, n'écoutant que votre courage, l'avez ramenée sur la berge ?

—J'ai fait mieux que cela.

—Quoi donc ?

—Mais j'ai crié : "Au secours !"

En se promenant.

—Je ne connais rien de plus désagréable qu'un homme qui n'a pas d'argent.

—C'est vrai, parce qu'on ne peut guère lui en emprunter !

Une légende de Stop, dans le *Charivari* :

—La revision ?.... Pour moi, c'est un gouvernement chaque le vin coûterait deux sous.

Bébé a entendu qu'au premier jour on lui fera cadeau d'un petit frère ou d'une petite sœur. Hier matin, sa maman garde la chambre et dit à la bonne :

—S'il vient quelqu'un inutile de me déranger ; je n'y suis pas.

—Mais, maman, fait bébé, si c'est la petite sœur qu'on apporte, dis qu'on me la donne !

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

Pauvre Petiote

Par Paul d'Aigremont.

TROISIEME PARTIE.

La famille de Lyesse.

—Suite—

« Dieu voulait sans doute que j'exécutasse sa volonté dernière.... Je l'ai cru, aussi je pars ce soir même pour le Havre.

« Quand tu recevras ces quelques lignes, je serai en route pour ce pays dans lequel je me rends seule et désespérée alors que je devais y aller si heureuse conduite par lui. Plains-moi....

« COMTESSE DE LIGNIÈRES. »

Des sanglots montèrent à la gorge de la jeune femme, elle crut que sa douleur allait une fois de plus la terrasser, mais il lui sembla en ce moment-là entendre de nouveau la voix d'Olivier, cette voix adorée, la seule capable de remonter son courage et de la guider dans le chemin austère du devoir et du sacrifice, cette voix qui lui répétait :

—Pense à l'enfant... vis pour lui !...

Un dernier spasme la secoua.

—Allons, dit-elle, il faut être brave, c'est la volonté de celui que je pleure !...

Elle essuya ses yeux et résolument se remit à écrire.

C'était, cette fois-ci, à Pedro Malgar. Mais là, par exemple, elle ne se contint plus.

Elle ouvrit au vieillard, dont elle avait promis d'être la fille, son cœur tout entier, elle lui laissa bien voir la profondeur de la plaie que rien ne devait cicatriser.

Puis, après avoir parlé de sa douleur mortelle, elle lui dit aussi quelle était la haine persistante du duc de Lyesse.

Pour échapper à cette haine, pour préserver surtout les jours de l'enfant qu'elle portait dans son sein, dont nul ne connaissait l'existence, pas même Viviane, elle avait fait un mensonge ; elle avait écrit à sa sœur qu'elle partait pour la Guadeloupe rejoindre celui qui serait désormais pour elle son père et son ami, tandis que son intention était d'attendre seule et sous un nom d'emprunt, sa délivrance dans un petit village appelé Brionne.

La marquise de Beaujeu la croirait en Amérique, c'était le seul moyen que Bérengère avait trouvé de soustraire l'enfant qui devait naître et peut-être elle-même, à la rancune plus vivace que jamais du duc de Lyesse.

Si Viviane, d'une nature craintive et molle, ne connaissait pas la vérité, elle n'aurait point la tentation de la divulguer à son père. Mais afin que son amitié ne flairât point le piège et ne s'alarmât pas, Bérengère priait le créole d'envoyer de la Guadeloupe, à Mme de Beaujeu, un billet que la comtesse de Lignières joignait à sa lettre.

« Je vous écrirai souvent, mon parrain, disait-elle en finissant, car à vous seul je pourrai parler de celui que je pleure et de celle que j'espère.

« Puis quand le bon Dieu m'aura envoyé mon pauvre petit orphelin, je vous l'apporterai et vous m'aiderez à l'élever. »

Ces deux lettres écrites, Bérengère, l'esprit en repos, comme quand on vient d'accomplir un devoir un peu pénible, s'habilla, se fit porter à déjeuner, car elle s'était juré à elle-même d'être courageuse.

Mais sa volonté ne put avoir raison du dégoût insurmontable que lui procurait la vue des aliments ; elle régla sa note, envoya chercher une voiture de remise et se fit conduire à Brionne dans la solitude qu'elle ne devait plus quitter jusqu'au jour où elle se rendit si fatalement à Paris au rendez-vous qui lui avait été donné au Bois de Boulogne.

CHAPITRE V

LE DÉSESPOIR DE VIVIANE.

Une fois de plus, l'automne est revenu, apportant avec lui son cortège de vents qui pleurent, de brouillards qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, d'averses perpétuelles qui enveloppent comme d'un voile de brume les horizons jadis si beaux du château de Lyesse.

Godefroy ne s'est pas relevé du coup profond que lui a porté la mort de Germaine, au contraire.

Une anxiété plus poignante et plus douloureuse l'étreint depuis quelque temps : on dirait que la tendresse copendant si empressée de Viviane ne lui suffit plus... C'est impatient, inquiet, même à côté d'elle.

La douceur inlassable, mais un peu effacée de la jeune femme, l'énerve ; un jour même, dans un violent accès de mauvaise humeur, il lui a dit :

—Tu n'as donc pas de sang dans les veines, que diable !.... Au lieu de me céder toujours et d'approuver sans cesse ce que je fais, pourquoi ne me résistes-tu pas ?

Quant au marquis de Beaujeu, c'est une sorte d'irritation contenue, mais perpétuelle, qu'il inspire à son beau-père ; une répulsion qui paraît toucher de bien près à la haine et qui a remplacé dans ces derniers temps l'indulgente faiblesse que Godefroy éprouvait jadis pour son gendre.

Etait-ce donc le seul souvenir de la morte toujours plus pénible et plus douloureux qui avait changé le duc de Lyesse à l'égard de ceux qu'il aimait profondément autrefois ?

Etait-ce donc l'unique image de Germaine qu'il s'en allait contempler du haut des falaises, comme si elle eût flotté encore pour lui par delà ces horizons familiers derrière lesquels se trouvaient les Antilles ?

Viviane le croyait.

Comment eut-elle pu soupçonner, en effet, que cette Bérengère, que le duc avait jusque-là paru si fort détester, lui avait laissé, en quittant l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, une de ces plaies qui ne se guérissent pas ?

Qui eût deviné que son cœur paternel, subitement éveillé aux accents de cette voix sévère et hautaine, avait reçu ce jour-là une blessure qui ne voulait pas se cicatriser et ne battait plus que pour l'absente qu'il brûlait de revoir ?

Mais, un jour, la Normandie devint si froide et si humide qu'il fallut songer à la quitter.

Manuel, depuis longtemps déjà à Paris, où ses affaires, disait-il, l'appelaient, fit tout ce qu'il put pour retarder la rentrée de sa femme et de son beau-frère ; il n'y parvint pas.

Viviane était donc revenue, et, quoique la majeure partie de ses amies et de ses relations fussent encore dans leurs châteaux, elle avait ouvert sa maison à quelques personnes.

Un soir, dans son petit salon du premier délicieusement capitonné de brocard rose aux fleurs d'argent, au moment où la lueur des lampes recouvertes de leurs abat-jour de dentelle, luttait avec le jour qui mourait, tandis que les grands candélabres de la cheminée mettaient dans la pièce le rayonnement de leur lumière claire, au milieu du verbiage élégant de quelques jeunes femmes, de la conversation plus sérieuse des hommes, Viviane faisait les honneurs de chez elle.

Malgré tous ses soins de maîtresse de maison, elle avait encore une autre occupation ; elle essayait de distraire le duc de Lyesse de plus en plus morose et taciturne, absorbé uniquement par la vue de cette porte au seuil de laquelle Bérengère lui était apparue si souverainement belle le jour où il l'avait chassée de chez lui.

Il n'entendait point, en effet, ce qui se disait autour de lui, étreint qu'il était par une pensée unique ; les attentions de Viviane elle-même le laissant indifférent.

Et cependant, pour Godefroy, et afin qu'il se plût à côté d'elle, la marquise avait encombré son petit salon des peintures aimées du duc de Lyesse, des œuvres d'art qu'il trouvait les plus gracieuses et les plus belles, des fleurs pour lesquelles il avait toujours eu une sorte de culte.

Là c'était un tableau de Goya ou de Rubens dont la débauche de couleurs ravissait les regards ; ici, au milieu des tentures sombres, une adorable statue laissait entrevoir les contours exquis de ses formes de marbre, partout c'était une avalanche de fleurs en corbeilles, en touffes, en gerbes, mêlant leurs nuances délicieuses et leurs parfums violents encore développés par l'atmosphère chaude du petit salon ; mais le duc ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien.

Ses regards, ses sensations, sa vie tout entière étaient concentrés vers cette porte par où un jour Bérengère s'était enfuie en le maudissant.

Ah ! qui donc la lui rendrait cette fille si belle, si énergique et si hautaine, en qui subitement il s'était reconnu et pour laquelle depuis lors son cœur battait si étrangement et si fort ?....

Un moment l'obsession et la souffrance devinrent si fortes que, n'y tenant plus, il se leva.

—Qu'avez-vous, mon père ? demanda Viviane, tout à coup inquiète de sa pâleur.

—Il fait trop chaud chez toi, lui dit-il, j'étouffe.

—Voulez-vous qu'on ouvre ou qu'on enlève les fleurs ?

—Non, merci, j'aime mieux sortir, cela me fera du bien.

Le retenir quand il avait une idée, était chose impossible ; Viviane le savait bien ; elle n'essaya même pas ; se contentant de l'accompagner jusqu'à la porte où elle lui dit doucement avec un accent de tendre prière.

—Au moins, ce soir, ne rentrez pas trop tard !....

Il haussa les épaules et répondit :

—Je ne rentrerai peut-être pas du tout !

Il était dans un moment mauvais, où il avait besoin de contrarier, de dire non pour être désagréable et faire souffrir....

La marquise poussa un profond soupir et revint tomber assise sur un grand pouf au coin de la cheminée, indifférente à tout ce qui l'entourait.

Que lui faisait, en effet, le bavardage léger de toutes ces jeunes femmes qui caquetaient comme des oiseaux en cage, buvant à petites gorgées dans les frêles tasses de Saxe, le thé parfumé, grignotant quelques bonbons du bout de leurs doigts finement gantés ?

Leur conversation ne l'intéressait pas plus que les combinaisons égoïstes des hommes politiques qui venaient chez elle demander au duc de Lyesse son influence encore considérable et sa protection toujours puissante.

Elle pensait à la désolation de sa vie, avec le caractère farouche et souvent inexplicable de Godefroy, la nouvelle manière de faire de Manuel de Beaujeu à son égard.

Depuis quelque temps, en effet, la conduite du jeune homme avait changé du tout au tout vis-à-vis de Viviane et était devenue incompréhensible.

Encore plus taciturne que le duc de Lyesse, il avait d'abord passé en Normandie des journées entières dans son cabinet de travail fermé à clef, seul, ne voulant voir personne, occupé, disait-il, à une étude des plus sérieuses et qui l'absorbait tout entier.

Puis il avait abandonné ce soi-disant travail, avait pris un fusil et s'était mis à chasser du matin au soir, arpentant avec une sorte de rage les bois et les guérets ; le soir il revenait harassé, mais le carnier vide et, tandis que ses chiens se couchaient devant le grand feu de la cuisine, les flancs haletants et le nez entre les pattes, il montait dans sa chambre se faisait déshabiller par Robert et se couchait le plus souvent sans manger ; toujours sans adresser la parole à personne.

—Qu'avez-vous, Manuel ? lui dit un jour Viviane, effrayée de la pâleur de ses joues et du feu qui brûlait dans ses regards.

Il ne lui répondit pas.

Elle continua :

—Vous avez peut-être un chagrin ? Je ne demande ma part ; à deux, il sera peut-être moins lourd.

Il entra dans une colère terrible et la repoussa brutalement :

—Vous êtes stupide, lui dit-il, avec vos grands mots et vos imaginations creuses. Quel chagrin voulez-vous que j'aie ! Je n'éprouve que celui de m'ennuyer à périr dans un pays perdu et désagréable !

Elle n'osa point insister et se retira froissée d'une brusquerie qui, sans cause apparente, augmentait chaque jour davantage.

Le lendemain, Manuel était parti.

Dans quelques lignes très sèches, il prévenait Viviane qu'il retournait à Paris, où ses affaires l'appelaient.

Depuis ce jour, il lui écrivait à peine écrit des lettres froides, pleines d'une préoccupation qu'il ne confiait pas, mais qui apparaissait entre les lignes dans leur brièveté courte et dure.

Quand elle était revenue rue Barbet-de-Jouy, Viviane avait espéré que tout cela changerait ; il n'en avait rien été.

Toujours dehors, ne rentrant quelquefois qu'au jour, quand il daignait rentrer, le teint plombé, la mine défaite et le regard méchant, tel était Manuel de Beaujeu.

Viviane en éprouvait une douleur mortelle ; mais comme elle avait une nature douce, naturellement confiante et résignée, incapable de soupçonner le mal, elle ne tourmentait point Manuel, ayant confiance dans les quelques paroles qu'il laissait échapper durant ses rares moments d'abandon, et supposant que les seules préoccupations de sa carrière diplomatique avaient causé l'étrange changement qu'elle voyait dans son caractère.

Sa mère, après tout, n'avait-elle point enduré une épreuve semblable, à laquelle la nature jalouse et soupçonneuse du duc de Lyesse était encore venue apporter une complication très douloureuse ?

Les personnes qui entouraient la marquise de Beaujeu s'étaient aperçues de la préoccupation persistante de la jeune femme, et, peu à peu, elles avaient quitté le salon doucement, sans bruit, les unes après les autres, comme cela se fait aujourd'hui.

Viviane était seule, au coin de son feu, quand le maître d'hôtel, ouvrant à deux battants la porte du salon, vint dire :

—Madame la marquise est servie....

Elle parut se réveiller comme d'un songe, regarda autour d'elle et dit :

—Monsieur le marquis, monsieur le duc sont-ils prévenus ?

—Monsieur le duc a annoncé en sortant qu'il ne rentrerait pas dîner, quant à monsieur le marquis, il a envoyé un garçon du cercle pour dire qu'on ne l'attendît pas.

Viviane refoula un triste soupir au fond d'elle-même et allait passer dans la salle à manger, quand elle s'arrêta subitement frappée par un grand bruit qui venait du vestibule.

Elle prêta l'oreille, il lui sembla entendre une voix dont les inflexions ne lui étaient pas inconnues.

Prise d'une angoisse bizarre, elle se précipita vers l'antichambre, trouvant plus court d'aller voir elle-même au lieu de demander ce qui arrivait encore ; mais elle s'arrêta dès le seuil, en proie à une stupéfaction qui la laissait droite, incapable de prononcer une parole, pleine d'angoisse et d'épouvante.

Pedro Malgar, en effet, le visage aussi bouleversé que s'il eût été sur le point de rendre l'âme, était au milieu du vestibule, gesticulant, parlant, mais n'arrivant pas à se faire comprendre.

—Ah ! miséricorde !......balbutia tout à coup Viviane éperdue, vous, ici !...... Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ?.... Que se passe-t-il donc ?.....Qu'y a-t-il encore ?

Il la regarda avec des yeux de fou :

—Oh ! c'est vrai !....murmura-t-il en chancelant, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir !

Et, l'enlaçant de ses bras, il éclata en sanglots.

Elle se dégagea, frappée au cœur, prise d'une angoisse inexprimable.

Le regard de Viviane, si doux d'ordinaire, brillait d'un extraordinaire éclat.

—Je vous en prie, fit-elle, plus blanche qu'un spectre, parlez, répondez-moi.... Je meurs !....

Elle défaillait en effet, ne sachant rien, ne soupçonnant rien, mais pressentant quelque terrible catastrophe.

Le créole, toujours fort, prit la jeune femme dans ses bras et la porta dans un salon voisin.

Là, il la déposa sur un divan, et, s'adressant aux domestiques qui l'avaient suivi ;

—Laissez-nous, leur dit il, j'ai besoin d'être seul avec madame la marquise.

Il se retourna vers la jeune femme après que les gens de l'hôtel lui eurent obéi.

Les mains jointes sur ses genoux, à bout de forces et d'anxiété, Viviane suppliait du regard.

—Bérengère !.... balbutia-t-elle enfin, où est-elle ?.... Pourquoi l'avez-vous quittée ? Où sont-ils tous ?.... Mon Dieu ! mon Dieu !...

Devant le visage désespéré de Pedro Malgar, l'épouvante de la marquise de Beaujeu croissait de seconde en seconde.

—As-tu vu dans les journaux, lui demanda-t-il tout à coup, l'histoire de cette jeune femme assassinée, il y a trois mois environ, au bois de Boulogne ?

Viviane se dressa comme si une pile électrique l'eût touchée, sa pâleur était celle d'une morte.

—Oui, dit-elle enfin, j'ai lu ces horribles détails, mais qu'est-ce que cela peut me faire ? En quoi cela me touche-t-il ?

Cette jeune femme s'appelait Mme Lambert, on l'a su plus tard, et elle habitait un petit village des environs de Limours, je crois....

—C'est bien cela, mais sais-tu qui était Mme Lambert ?...

Les yeux de Viviane s'arrondissaient.

Elle ne comprenait point où Pedro Malgar voulait en venir, et cependant une angoisse profonde, inexplicable, presque mortelle s'emparait de son âme et la brisait.

—Non... put-elle enfin articuler, je ne sais pas.... qui ?.... qui était-elle ?....

Un seul mot sortit des lèvres du créole.

—Bérengère !....

Viviane poussa un cri.

—Bérengère ! répéta-t-elle. Vous avez dit Bérengère !.... ma sœur Bérengère !....

Toutes les articulations de la jeune femme craquèrent à la fois.

—Allons donc, s'écria-t-elle, vous êtes fou !....

Le visage de Pedro Malgar se couvrit de larmes.

—Ah ! fit-il, plût à Dieu que ce fût vrai !....

—Mais alors, c'est moi qui n'ai plus ma raison !....

Le créole ne répondit pas.

Viviane continua :

—Bérengère n'était donc pas avec vous à la Guadeloupe ?

—Hélas ! non, elle n'y était pas !....

—Mais ses lettres que j'ai reçues timbrées de là-bas, ce n'est donc pas elle qui les écrivait ?

—Si.... mais....

La marquise ne se contenait plus, les veines de son front éclataient, tandis que, sous la douleur menaçante qui approchait, son cœur commençait à se briser.

—Mais quoi ? insista-t-elle.

Pedro Malgar lui raconta alors, comment se sachant grosse, lorsqu'elle apprit la mort de son mari, Bérengère avait fait croire à Viviane qu'elle partait pour la Guadeloupe, tandis, en réalité, qu'elle allait s'installer à Brionne.

Il ne lui cacha pas davantage qu'il avait été le confident de la jeune femme, et avait constamment reçu d'elle les lettres qu'il réexpédiait ensuite à Viviane.

—Ah ! pourquoi s'est-elle cachée de moi, s'écria celle-ci en pleurant, pourquoi n'a-t-elle pas eu confiance en mon amitié si fidèle ?

—Confiance en toi, ma pauvre Viviane, Bérengère en avait ; mais c'était dans son père, le duc de Lyesse, qu'elle n'en avait pas ; or, elle craignait ta faiblesse, elle pensait que tu ne saurais pas mentir qu'avec toi votre père connaîtrait son adresse et qu'alors les jours de son enfant pourraient être en danger.

Viviane sanglotait la tête dans ses mains.

Le créole continua :

—Elle ne voulait pas ce cher petit être, dont la vie était encore si incertaine, aux fatigues d'une traversée en mer ; mais après ses couches, elle devait me l'apporter et c'est alors qu'eût été remplis les vœux de ceux qui ne sont plus, c'est alors que Bérengère eût été vraiment ma fille.

Malgré les paroles de Pedro Malgar, Viviane ne pouvait croire encore à l'horrible vérité qu'il lui racontait.

—Mais, s'écria-t-elle, ce n'est pas possible, tout cela ! Comment avez-vous pu apprendre la mort de Bérengère quand moi, sa sœur, je ne l'ai pas su ?

—Hélas ! C'est malheureusement aussi simple que clair : Bérengère m'écrivait quelquefois ; elle me tenait au courant de sa situation, très rarement, je dois le dire, et, d'après sa demande, je ne lui ai répondu qu'une seule fois.

A la fin de juillet, elle m'a prévenu que ses couches approchaient, elle m'a dit en même temps que sa santé était parfaite et que, dès ses premiers pas, elle m'écrirait pour m'annoncer l'époque exacte de son arrivée auprès de moi. Le mois d'août, le mois de septembre se sont passés, je n'ai rien vu arriver ; mon impatience était à son comble et j'étais le plus malheureux des hommes ne sachant à qui m'adresser, ayant peur d'aller contre les idées de Bérengère quand, il y a un mois environ, aux Antilles, un numéro du *Petit Journal* m'est par hasard tombé sous les yeux.

Alors, j'ai tout deviné, tout compris, j'ai cru que je devenais fou, la fièvre m'a pris, mais Dieu a eu pitié de moi, il m'a guéri et j'ai pu accourir ici pour pleurer sur la tombe de ma pauvre Bérengère et emporter avec moi cette pauvre petite fille, la sienne, tout ce qui me reste de ma fille disparue !

Viviane sanglotait de plus en plus.

—Une petite fille, dit-elle enfin, vous dites que Bérengère a laissé une petite fille ? Mais où est-elle ? où est-elle ? le savez-vous ?

—Non, je l'ignore, je ne le savais pas.

Tout à coup la marquise de Beaujeu se leva, une grande résolution se lisait dans ses yeux !

—Allons à Brionne, dit-elle, allons-y tout de suite ; je ne pourrais pas vivre une seconde de plus avec l'anxiété douloureuse qui m'étreint ; il faut que je sache ce que ma sœur est devenue et c'est elle qui...... est morte......

A ce mot, qui ne voulait pas sortir de sa gorge, un sanglot lui monta aux lèvres, tandis qu'un spasme la secouait entière.

—Morte !....répéta-t-elle, morte, ma pauvre petite Bérengère que notre mère m'avait confiée et que j'aimais tant, est-ce que c'est possible ?

Pedro Malgar crut que la douleur allait terrasser Viviane.

—Elle a laissé une petite fille, lui dit-il en s'approchant d'elle. C'est à ce pauvre être qu'il faut penser.

Viviane était déjà debout.

—Je sais, dit-elle, et je le jure sur la mémoire de ma mère, cette enfant sera aînée par moi comme si elle était le fruit de mes entrailles ; elle sera ma fille.

Elle s'approcha de la cheminée et sonna.

—Qu'on m'apporte un chapeau, un manteau, dit-elle, et qu'on attelle immédiatement mon coupé avec les grands trotteurs anglais.

Le valet de chambre sortit comme une ombre.

—Est-ce que tu veux aller à Brionne ? demanda le créole dont les yeux brillaient.

—Oui, oui, tout de suite ; ne comprenez-vous pas que je ne vivrais pas une seconde de plus dans l'état où je suis ? Bérengère.... ma sœur.... assassinée ! Mais vous savez bien que je ne vous crois pas encore, que cette idée ne peut pas m'entrer dans la cervelle, et qu'il faut que les gens de là-bas me disent bien que c'est vrai, qu'ils l'ont vue, qu'ils l'ont touchée....

—Mais, à cette heure, insista le créole, est-ce qu'il n'est pas trop tard, pour te mettre en route, toi, une jeune femme faible et délicate ; ne vaudrait-il pas mieux attendre à demain matin ?

—D'abord, je ne suis pas faible ni délicate. Et ensuite comment voulez-vous que je reste ainsi avec cette horrible incertitude, sans savoir ce qui est arrivé à ma sœur ! Non, non, je ne le pourrais pas, ce serait un supplice au-dessus des forces humaines ; mais vous, mon parrain, vous venez de faire un long voyage, toutes ces émotions vous ont certainement brisé ; laissez-moi partir seule. Avec Baptiste, le vieux valet de chambre de ma mère, je ne risque rien.

—Tu dis une folie, répondit aussitôt le créole, ma place est auprès de toi ; d'ailleurs pour retrouver une trace de ma pauvre Bérengère, que ne ferais-je pas !

Il faillit éclater en sanglots.

Viviane n'insista pas ; une femme de chambre entrait avec les vêtements que la marquise avait demandés.

Quelques minutes après, Baptiste semblable à un spectre, le visage bouleversé et la démarche chancelante, vint annoncer que la voiture de madame la marquise était avancée.

Le respect et l'étiquette si fort ancrés dans la maison du duc de Lyesse fermaient les lèvres au vieux serviteur ; mais quelques mots prononcés par le créole, dès son arrivée, les éclats de la voix de Viviane arrivés jusqu'à l'antichambre, tout cela avait fait entrevoir quelques mots de vérité aux gens de l'hôtel et, répétés à Baptiste, lui avaient donné un désespoir sans nom.

—Eh bien ! lui dit Viviane, en pleurant, mon pauvre vieux, tu sais ce que vient m'annoncer M. Malgar ?

—Ah ! madame la marquise, balbutia le vieillard, ce n'est pas possible !....

Son grand respect l'empêcha seul d'éclater en sanglots ; mais de grosses larmes couvrirent son vieux visage tout ridé.

—Non, reprit Viviane, ce n'est pas possible, et je ne le crois pas. Aussi je pars pour Brionne où, paraît-il, *elle* a vécu, tu vas m'accompagner et là nous verrons bien si cet atroce malheur nous est arrivé.

La route ne fut plus qu'un long sanglot pour Viviane.

Elle se débattait contre cette idée affreuse que sa sœur avait été assassinée et, cependant, dès les premières paroles de Pedro Malgar, une horrible conviction était entrée dans son âme ; elle se sentait incapable de l'en arracher.

Elle pleurait, la tête appuyée contre le satin du coupé, répétant :

—Oh ! Bérengère.... Bérengère.... ma pauvre petite Bérengère....

On avait tant parlé du crime de Brionne dans tous les journaux lors de l'enterrement de la morte que le cocher qui connaissait le pays pour avoir été autrefois chez le baron Nathan, se rendit tout droit à la petite maison qu'avait habitée Bérengère sans demander de renseignements dans le village.

—Mais il ne va y avoir personne, dit Pedro Malgar à Viviane ; ce n'est pas au milieu de la nuit qu'on peut espérer faire parler les gens de la campagne ou visiter une maison inhabitée.

On va nous prendre pour des fous !....

—Qu'importe !.... Nous irons chez le maire, chez le curé, dit Viviane, qui ne connaissait pas d'obstacles ; nous irons partout et il faudra bien qu'on ait pitié de mes angoisses.

Si l'on ne veut pas me recevoir à cette heure-ci, eh bien ! j'attendrai dans ma voiture que le jour paraisse.

Mais est-ce que j'aurais pu demeurer à Paris, seule, dans ce grand hôtel, avec cette anxiété épouvantable qui me rongeait le cœur ? Non.... non, c'était au-dessus de mes forces. D'ailleurs, je me souviens avoir lu tous les détails de cette triste affaire, et l'on disait que la maison étant louée pour un an, la justice avait laissé Catherine Marchand habiter, pendant ce temps, le logement dont elle garderait les meubles. Nous avons donc la chance de l'y rencontrer.

Le raisonnement de Viviane était juste.

Dès que Baptiste eut sonné à la porte d'entrée, une fenêtre du premier étage s'ouvrit et une voix inquiète demanda :

—Qui est là ?

—Descendez, répondit Baptiste, nous venons pour votre pauvre maîtresse et vous ne risquez rien avec nous, soyez tranquille.

Catherine Marchand était une paysanne qui ne connaissait pas la peur, même celle d'un danger sérieux.

De plus l'affection vouée jadis à Bérengère était restée trop puissante en elle pour que le souvenir de la morte ne vainquît pas ses dernières hésitations si elle en eut conservé.

Elle fut vite en bas et elle introduisit Viviane, Pedro Malgar et Baptiste dans la salle à manger où Bérengère avait si rarement pris ses repas.

A la vue des meubles étrangers qui étaient là et que Viviane ne connaissait pas puisque Bérengère les avait achetés après son départ de Saint-Germain, une sorte de soulagement s'empara à la fois de Baptiste et de la jeune femme.

—Madame, commença la marquise d'une voix peu assurée, une circonstance fortuite m'a fait craindre, ce soir, que la personne qui a habité ici pendant quelque temps, cette année, et que vous avez servie, paraît-il, avec un grand dévouement, ne soit une de mes parentes. Pourriez-vous me donner quelques détails sur son compte ?

Depuis les premiers mots de Viviane, Catherine s'était arrêtée, saisie.

Sur le visage mat et blanc de Mme de Beaujeu, elle se retrouvait point les traits de sa maîtresse blonde et blanche qu'elle avait adorée, mais elle retrouvait les mêmes mouvements de physionomie, le fin des lèvres, le port de la tête, quelque chose d'indéfinissable qui la frappait, et, par-dessus tout, le son de la voix, qu'elle trouvait absolument semblable à celui de Mme Lambert.

—Hélas ! madame, dit-elle, cela doit être vrai.... et ma pauvre maîtresse était à coup sûr une de vos parentes.

Viviane sentit tout son sang se glacer dans ses veines.

—Ah ! miséricorde ! murmura-t-elle, qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

—C'est que vous avez beaucoup de choses d'elle sans cependant lui ressembler. Madame était blonde et blanche comme un lis, et pourtant elle avait vos gestes, le son de votre voix, votre démarche.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Viviane, c'était elle !...

Ses sanglots éclatèrent.

—Quand est-elle venue s'installer ici ? demanda la marquise au bout de quelques minutes.

—L'année dernière au mois de février.

—Seigneur !.... Seigneur !.... C'est bien cela. Recevait-elle des visites quelquefois ?

—Non, jamais.

—Pouvez-vous me montrer ses vêtements, le linge qui lui a appartenu ?

—Certainement, madame, tout est là-haut et j'en réponds pendant un an, après cela on l'enlèvera d'ici et ce sera vendu aux enchères, paraît-il.

Catherine Marchand précéda les visiteurs et les dirigea vers le premier étage, dans cette chambre où Bérengère avait passé les derniers mois de sa vie.

Dès l'entrée, la paysanne alla allumer les grands candélabres de la cheminée de façon à bien éclairer tous les coins de la vaste pièce.

Mais elle n'avait point fini sa besogne qu'un cri perçant, un cri de douleur infinie, bientôt suivi de sanglots et de mots entrecoupés, la fit retourner.

C'était Viviane qui venait de reconnaître les meubles de Saint-Germain et, la tête enfouie dans les coussins de la chaise longue, pleurait à fendre l'âme.

—Oh ! Bérengère, disait-elle, ma bien-aimée, ma sœur chérie !.... C'est donc vrai qu'un si grand malheur est arrivé !.... Ah ! Bérengère ! Bérengère !....

Et rien ne pouvait la calmer ; ni les paroles d'affection du créole, ni Catherine qui, de plus en plus, retrouvait en elle l'enfant hautaine et douce, qu'elle avait aimée, et l'entourait de soins.

Bientôt une attaque de nerfs succéda à cette crise de désespoir et Viviane resta longtemps sans connaissance, secouée de spasmes et de convulsions, incapable de prononcer une parole.

Enfin, elle revint à elle et ses yeux tombèrent sur le berceau aux rideaux blancs, sur tous les objets de la layette, sur ces riens adorés et charmants, que la pauvre Bérengère avait disposés avec un amour déjà jaloux autour d'elle.

Aussitôt la mémoire revint à la jeune femme :

—Et l'enfant, dit-elle, la petite fille, car c'était une petite fille, je crois ?

—Oui, madame.

—Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ? Ah ! je veux la voir.... je veux la voir !....

Et Viviane, qui s'était levée, s'approcha du berceau au pied duquel Baptiste agenouillé sanglotait.

—Ne cherchez pas, madame, dit-elle, c'est inutile.

La petite fille de Mme Lambert n'est pas là.

—Ah ! mon Dieu ! et où est-elle donc ? Vous devez le savoir et vous allez me l'indiquer, car désormais elle sera ma fille et elle ne me quittera jamais plus.

—Je vous prendrai avec moi et vous qui avez soigné la mère, vous m'aiderez à élever l'enfant.

—Oh ! madame ! madame ! c'était bien là en effet le rêve de mon cœur, de consacrer ma vie désormais si inutile à cette enfant que j'osais aimée comme le lis que j'ai perdu. Hélas ! madame, ce n'est pas possible !......

—Pourquoi donc ? puisque je vous dis que vous ne me quitterez pas et que vous élèverez cette enfant sur laquelle seule, aujourd'hui, j'ai des droits.

—Malheureusement, madame, la petite est bien loin, bien loin, en Amérique, je crois.

—En Amérique ?

Pedro Malgar crut que, avant de mourir, Bérengère avait eu la force de dicter sa volonté dernière et d'ordonner qu'on portât sa fille à la villa des Palmiers. C'était vraisemblable, cela, après tout, et l'émissaire qui avait été chargé d'exécuter le vœu de la morte pouvait bien s'être croisé en route avec lui.

Il demanda des explications à Catherine Marchand.

Celle-ci raconta alors la triste odyssée que nos lecteurs connaissent, comment elle était partie à pied pour reconnaître le corps de sa chère maîtresse bien-aimée, comment elle avait résolu de demander à recueillir la petite orpheline plutôt que de la laisser porter à l'hospice des Enfants-Trouvés ; comment elle eut travaillé pour l'élever et en faire une honnête fille, persuadée que la chère morte l'eût bénie.

Tous ceux qui étaient là pleuraient à chaudes larmes.

—Et, demanda Viviane au milieu de ses sanglots, on ne vous a pas laissé accomplir cette action si grande et si généreuse de votre part, pourquoi donc cela ?

—Parce que le fiancé du médecin italien, celui qui a accouché la pauvre madame, a fait la même demande que moi.

Elle était riche, elle promettait d'aimer l'enfant ; on la lui a donnée et elle l'a emportée.

—Où, demanda la marquise, dont les yeux brillaient, ah ! je soulèverai le monde s'il le faut, mais je la retrouverai !...

—On m'a dit, madame, qu'elle était partie pour l'Amérique avec son mari, pour New-York, je crois.

—Sa trace sera facile à retrouver, fit observer Pedro Malgar, car elle doit avoir laissé son adresse à Paris.

Mais Viviane ne l'écoutait plus.

Elle s'était approchée de l'armoire à glace que lui avait désignée Catherine Marchand et la tête appuyée sur le linge qui conservait encore le parfum aimé de Bérengère, elle se laissait aller à son désespoir en remontant la pente âpre et cruelle du souvenir.

Elle demeura ainsi longtemps, passant aux années si heureuses de leur enfance à toutes les deux, à leur mère qui, dans son amour apeuré et inquiet pour Bérengère, avait comme l'intuition de la triste destinée qui attendait la malheureuse enfant.

Tout à coup Viviane releva son visage baigné de larmes :

—Mme Lambert n'a reçu aucune visite depuis que vous étiez à son service ? demanda-t-elle.

—Non, madame, aucune, excepté le curé qui est venu une ou deux fois, je crois.

—Et les lettres qu'elle recevait, où les mettait-elle ?

—Je n'en ai jamais vu arriver ici que dans les derniers temps de sa vie, alors elle en a reçu trois : deux qui avaient sur l'enveloppe une écriture d'homme et la dernière, celle qui l'a fait partir pour Paris, une écriture de femme.

A ce dernier mot, Viviane se redressa et devint aussi blanche qu'une morte, tandis que ses yeux brillaient d'un extraordinaire éclat.

—Vous dites une écriture de femme ?

—Oui, madame, je l'ai vue.

—Et c'est après avoir reçu cette lettre qu'elle serait partie pour Paris, où elle a été assassinée ?

—Oui, madame ; c'est bien ainsi que les choses se sont passées.

—Qu'est devenue cette lettre ?

—Ah ! pour cela, madame, je ne le sais pas ; ma pauvre maîtresse l'aura sans doute brûlée avant de partir, car la justice a bien fouillé partout ici, et elle n'a rien pu retrouver.

La marquise de Beaujeu, dont les yeux depuis un instant erraient dans tous les coins de la vaste pièce, eut tout à coup un tressaillement profond.

—Est-ce que vous avez les clefs de ce meuble ? demanda-t-elle à Catherine en désignant le secrétaire qui avait appartenu à la duchesse de Lyesse.

La paysanne inclina la tête.

—Oui, madame, dit-elle ; mais c'est inutile que madame y regarde : il n'y a rien dedans ; les juges ont emporté tout ce qu'ils ont trouvé, c'est-à-dire l'argent et les billets de banque.

—C'est égal, dit la marquise de Beaujeu, donnez-moi toujours ce que je vous demande.

Catherine Marchand sortit un petit trousseau de sa poche et désignant à Viviane une des clefs qui le composaient :

—La voilà, dit-elle.

—Non, dit Viviane, en recevant l'anneau des mains de la paysanne, vous vous trompez, c'est celle-ci....

Et appréciant en effet une vieille clef de la serrure, elle ouvrit le meuble sans la moindre difficulté.

Catherine Marchand, un peu stupéfaite, regardait la marquise éprouvant pour elle une sympathie de plus en plus irrésistible et profonde.

Pedro Malgar et Baptiste s'étaient approchés, suivant avec curiosité le moindre mouvement de Viviane. Quand le meuble s'ouvrit, ils avancèrent instinctivement la tête tous les deux à la fois, mais éprouvèrent une sorte de déception : l'intérieur du secrétaire était vide.

—Vous voyez, madame, dit aussitôt la paysanne, je le savais bien puisque c'est moi qui ai aidé la justice quand elle a fait ici toutes ses recherches.

Viviane ne répondit pas.

Le jour baissait, un jour pâle d'hiver, brumeux et triste, jetant une clarté blafarde sur la cime des arbres du jardin des maisons et faisant à peine pâlir les lumières qui éclairaient la pièce.

—Baptiste, dit la jeune femme en se retournant vers le vieux serviteur, va-t'en à la recherche du cocher, qu'il attelle les chevaux, nous repartirons dans un moment pour Paris.

Vous, continua-t-elle en s'adressant à la vieille servante, vous qui avez aimé et soigné Mme Lambert, vous viendrez avec moi, si vous le désirez et vous ne me quitterez plus.

Ensemble, nous chercherons sa fille, et le jour où nous l'aurons retrouvée, nous m'aiderez à l'élever.

Quand Viviane parlait, en levant sur les gens son beau regard si droit et si doux, il ne pouvait venir à l'idée de personne de mettre sa loyauté en doute ; au contraire, on était convaincu, charmé et conquis.

Catherine Marchand eut la tentation de tomber aux genoux de la jeune femme.

—Ah ! madame, madame ! s'écria-t-elle en joignant ardemment les mains, vous ferez cela pour moi qui suis seule au monde, sans famille et sans pain ? Qu'est-ce que je ferais donc jamais pour vous remercier ?

—Vous aimerez l'enfant de la morte, dit Viviane, et vous lui parlerez de sa mère !

—Mais vous, madame, vous qu'est-ce qui vous rend donc si bonne pour une pauvre créature comme moi ?

—Je suis la sœur de celle que vous avez soignée et aimée, répondit la marquise.

Et comme la paysanne faisait mine de s'agenouiller tout à fait, Viviane, refoulant au dedans d'elle-même l'émotion qui était au moment de la terrasser, lui fit signe de se relever.

—Laissez-moi, lui dit-elle, j'ai besoin de rester seule ici, afin de me recueillir un instant, puis j'irai au cimetière pour prier sur la tombe de ma sœur.

Pendant ce temps, vous ferez vos préparatifs de départ et je vous emmènerai avec moi à Paris.

Catherine obéit.

Dès que son pas eut annoncé qu'elle avait gagné le rez-de-chaussée, Viviane revint vers le secrétaire resté ouvert.

—Bérengère n'a pas détruit la lettre dont parle cette femme, dit-elle en s'adressant à Pedro Malgar et certainement si on ne l'a pas retrouvée, c'est qu'elle est ici.

Aussitôt, de ses doigts effilés, elle déplaça deux petites colonnettes de nacre incrustée d'argent que l'on voyait au milieu du secrétaire et faisant tourner sur eux-mêmes les soubassements dorés elle attira trois petits degrés qui vinrent aussitôt vers elle comme un tiroir.

Quand elle les eut enlevés complètement une petite excavation de trente centimètres carrés environ apparut.

Viviane y plongea la main et devint aussi blanche qu'un lis.

—Voilà des papiers, dit-elle, nous allons savoir !....

Pedro Malgar fut effrayé de l'exaltation de la jeune femme.

—Laisse-moi examiner cela, lui dit-il, c'est plutôt mon affaire que la tienne.

La marquise le regarda de ses grands yeux d'ordinaire si doux, maintenant brûlants de fièvre.

—Vous vous trompez, mon parrain, lui dit-elle avec un inexprimable sentiment de dignité et de désespoir, c'est surtout moi qui dois m'occuper de cela.

Elle posa sur la tablette du secrétaire les objets qu'elle tenait dans sa main.

Il y avait la miniature d'Olivier, cerclée d'or, que Bérengère avait tant embrassée, tant couverte de ses larmes, durant son séjour à Brionne ; puis une feuille de papier pliée en quatre ; c'était l'acte de décès d'Olivier de Lignières ; enfin une enveloppe carrée sur laquelle on voyait en effet une écriture de femme.

Viviane la regarda.

Aussitôt ses narines se dilatèrent, ses lèvres tremblèrent légèrement, une grande ride se creusa entre ses sourcils délicats.

—Qu'as-tu demanda Pedro Malgar de plus en plus effrayé de l'attitude de la jeune femme.

Viviane avait appuyé son doigt sur l'enveloppe :

—C'est mon écriture, dit-elle, si ressemblante que Bérengère elle-même s'y est trompée ; cependant, mon parrain, ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre.

Qui donc me connaît assez pour l'avoir ainsi contrefaite ?

Elle parlait lentement, avec une flamme dans ses grands yeux, concentrée et réfléchie.

Pedro Malgar lui arracha l'enveloppe des mains et en tirant une lettre la lut :

« Enfin, je sais la vérité, cruelle, tu es près de moi quand je te croyais au loin, disaient les lignes contenues dans la lettre ; dès que j'ai appris le lieu de ta retraite, ma sœur bien-aimée, je voulais courir et aller te chercher moi-même ; un scrupule m'a retenue.

« Si tu as agi ainsi, toi la sagesse et la raison incarnées, c'est que tu l'as trouvé bon.

« Aussi, je ne veux pas aller contre tes idées, mais je ne puis pas non plus me passer de te voir. Je t'attendrai donc au bois de Boulogne, à cet endroit, contre le lac, que nous aimions toutes les deux. J'y serai demain soir, vers cinq heures ; j'ai besoin de causer sérieusement avec toi : après notre conversation tu resteras libre de faire ce que tu voudras.

« Ta sœur qui t'adore,

« VIVIANE. »

Pedro Malgar avait lu ces mots à demi-voix.

La marquise de Beaujeu se leva et alla droit vers lui :

—C'est l'assassin de ma sœur qui a écrit cette lettre, dit-elle, je saurai son nom !.... Mais je vous en supplie, mon parrain, au nom de votre tendresse pour ma pauvre mère, ne parlez de cette découverte à personne.... à personne.... je vous en supplie.

—A personne, je le jure ! répondit gravement Pedro Malgar, dont les lèvres étaient devenues toutes blanches d'émotion.

Viviane referma le secrétaire, mit la clef dans sa poche, puis jeta un long regard autour d'elle.

—Oh ! Bérengère, murmura-t-elle une dernière fois, ma pauvre Bérengère !....

Elle cacha son visage dans ses mains et le créole crut de nouveau qu'elle allait succomber à son émotion.

Il s'approcha de la jeune femme :

—Courage, voulut-il lui dire, courage !...

Elle se retourna vers lui :

—Oui, dit elle, il m'en faut, en effet, beaucoup.

Au bout de quelques instants, elle répéta une seconde fois :

—Beaucoup !

Puis, tout à coup, redressant la tête, les yeux un peu hagards :

—Non, dit-elle, parlant comme dans un rêve, et, répondant à l'horrible pensée qui depuis un instant la harcelait ; ce n'est pas possible ; pour qu'une chose semblable fût arrivée il faudrait que nous fussions tous maudits !.... Nous sommes de braves gens, nous n'avons jamais fait de mal à personne, n'est-ce pas, mon parrain ? Alors pourquoi un semblable malheur m'arriverait-il ?

Dans la voix de Viviane des larmes ondoyaient tremblantes.

Pedro Malgar vit que ses forces étaient à bout, il l'entoura de ses bras et avec une autorité douce.

—Allons-nous-en d'ici, dit-il, je t'en prie !....

La jeune femme ne résista point au créole :

—Oui, dit-elle, allons-nous-en, si je restais plus longtemps dans cette pauvre chambre, la folie me terrasserait.

Allons prier sur la tombe de Bérengère, j'en ai besoin !

Un quart d'heure après, agenouillée sur la terre détrempée du cimetière, Viviane sanglotait et priait.

—Oh ! ma sœur bien-aimée, murmurait-elle, que ta chère voix me parle ; dis-moi, à moi seule, cet effroyable mystère que nul n'a pu percer.

Quelle est la main criminelle qui a pu se lever sur toi, cher ange du bon Dieu ?....

Ce n'est pas lui !.... n'est-ce pas ? Oh ! non !.... non !.... ce serait trop affreux !....

Notre pauvre mère a dû prier pour écarter ce malheur de notre maison !...

Et cependant, alors, qui ? Qui donc ?...

Ses sanglots devenaient effroyables, elle tordait ses mains gantées.

—Viviane, murmura Pedro Malgar épouvanté, il te faudra toutes tes forces, là-bas, à Paris.... Songe à ce que tu vas peut-être apprendre !....

Elle se releva subitement apaisée.

—Vous avez raison, dit-elle. A Paris je peux devenir folle si je fais appel à tout mon courage.

Et alors, qui élèvera sa fille, cette enfant qui n'a plus que moi !....

O Bérengère, répéta-t-elle, en envoyant de ses doigts effilés une pluie de baisers vers la terre où quelques roses de tous effeuillées achevaient de se faner, ma pauvre petite Bérengère, je ne te laisse pas là toute seule comme une abandonnée !

Je te quitte aujourd'hui, il le faut ; mais je reviendrai te chercher, et je te ferai porter auprès de notre pauvre mère qui t'aimait tant....

Le créole, voyant l'émotion de Viviane saisir le point de déborder, l'entraîna vers la porte sur laquelle la voiture l'attendait déjà.

Sur le siège on voyait Baptiste et le cocher, devant la portière ouverte Catherine Marchand attendait, n'osant pas monter sans une nouvelle invitation de la marquise.

Devant ses domestiques, la réserve naturelle de Viviane reprit ses droits, elle essuya ses yeux et s'adressant à Catherine Marchand :

—Avez-vous apporté avec vous des vêtements et du linge ? lui demanda-t-elle.

—Oui, madame la marquise, répondit la paysanne, qui connaissait déjà le nom et la personnalité de Viviane, j'ai mis ce qui m'était le plus nécessaire dans un sac de nuit ; Sylvain Graucher, le voiturier, portera ma malle au chemin de fer.

On monta en voiture, la marquise et Pedro Malgar le cœur broyé comme par un étau de fer, Catherine Marchand à demi consolée et presque heureuse de la nouvelle perspective de bonheur qui s'ouvrait devant elle.

CHAPITRE VI

QUEL EST LE MEURTRIER ?

Toute la maison de la rue Barbet-de-Jouy était sous le coup d'une épouvante et d'un bouleversement sans nom ; à huit heures, la veille au soir, Mme la marquise était partie seule avec M. Pedro Malgar.... arrivé subitement !....

Que lui avait annoncé le créole ? Que lui avait-il dit ?

On le savait mal, car Baptiste avait été discret et n'avait point répété un mot de ce que lui avait annoncé Viviane ; mais quelques éclats de voix arrivés jusqu'aux antichambres, le désespoir affolé de Viviane, son départ instantané, tout cela avait fait entrevoir une partie de la vérité : bien certainement madame avait reçu une mauvaise nouvelle touchant sa sœur.

Vers minuit seulement le duc de Lyesse était rentré et comme il demandait à son valet de chambre si madame la marquise était couchée, celui-ci lui avait appris la vérité.

Mais aux premiers mots le duc avait été en proie à une sorte d'angoisse qu'il n'était pas parvenu à dissimuler.

Comment Pedro Malgar était arrivé ? qu'avait-il raconté ? qu'avait-il fait ?...

—Il s'était enfermé avec madame la marquise de Beaujeu, lui fut-il répondu, personne excepté Baptiste ne savait ce qui s'était passé ; on croyait cependant qu'il s'agissait de Mme de Lignières ; puis, tout à coup, Mme la marquise avait demandé son coupé avec les grands trotteurs anglais, et elle était partie, le visage bouleversé, portant la trace de larmes, accompagnée de M. Malgar et de Baptiste.

Elle n'était pas encore rentrée.

—Et le cocher n'avait-il point dit de quel côté on se dirigeait, n'avait-il point reçu d'ordres à cet égard ?

—Non, rien, absolument rien.

Au moment où il était monté sur le siège, le cocher n'était pas encore prévenu de la direction qu'il devait prendre.

Ce récit porta à son comble l'anxiété déjà si grande de Godefroy.

Il croyait comme Viviane, comme tous ceux de la maison, que Bérengère, après la mort de son mari, s'était réfugiée auprès de Malgar, à la Guadeloupe ; mais alors si don Pedro l'avait subitement quittée et était venu seul en France, c'est qu'il était arrivé quelque chose à la jeune femme ; elle était morte, peut-être....

A cette idée, un singulier déchirement se fit dans le cœur du duc de Lyesse.

Morte ! morte ! cette Bérengère qu'il n'avait jamais caressée et pour laquelle cependant son cœur avait si étrangement battu depuis quelque temps ?

Morte ! ce n'était pas possible, ce serait pour lui une trop épouvantable punition.

Il renvoya son valet de chambre.

—Quelle que soit l'heure à laquelle madame la marquise de Beaujeu rentre, lui dit-il, vous viendrez me prévenir.

Il essaya de fermer les paupières ; ce fut inutile ; devant ses yeux passait et repassait sans cesse l'adorable visage qu'il avait vu une seule fois si hautain et si courroucé, mais dont les traits devaient à partir de ce moment-là rester éternellement gravés dans son cœur.

Ne pouvant appeler le sommeil à lui, le duc de Lyesse se leva, s'habilla, et, après avoir rallumé lui-même le feu de sa cheminée, se mit à arpenter son appartement en tous sens.

Un désespoir sans nom l'envahissait peu à peu : avec son esprit jadis si subtil et si ingénieux, il essayait de chercher les probabilités du voyage de Pedro Malgar et de l'émotion de Viviane.... cette émotion qui lui avait fait quitter l'hôtel dans son père ni son mari, et était cause qu'au milieu de la nuit la jeune femme n'était pas encore rentrée.

Mais peut-être aussi que les craintes du duc de Lyesse étaient exagérées ; peut-être que la jeune femme n'était pas morte ; peut-être qu'elle était seulement bien malade et que Pedro Malgar l'avait amenée en France pour la faire soigner.

Cette nouvelle idée s'enfonça dans la cervelle de Godefroy.

Oui, cela devait être ainsi ; Bérengère était dans quelque hôtel, fort malade probablement, et Viviane était partie tout aussitôt pour soigner et secourir sa sœur.

Comme elle était bonne, cette Viviane, et comme elle avait bien hérité du cœur de Germaine.

Tout en trouvant les heures bien longues à s'écouler, le duc de Lyesse bénissait le dévouement de sa fille aînée ; puis, oubliant son orgueil, ses préjugés, ses griefs imaginaires, il se disait que Viviane ne resterait pas seule au chevet de Bérengère, que dès qu'il connaîtrait l'adresse de la jeune femme, il courrait vers elle, lui, son père, qu'il ne la quitterait plus, et que, par son amour paternel enfin conquis il lui ferait oublier sa conduite passée.

Mais les heures succédaient aux heures ; dans la vaste cheminée, les dernières bûches achevaient de se consumer ; Viviane n'était pas rentrée !....

Godefroy, à bout de patience, pensant que la voiture était peut-être revenue sans qu'il l'entendît et que le valet de chambre, endormi, n'avait point prévenu la marquise de Beaujeu, se dirigea vers l'appartement de la jeune femme.

Dans la chambre de damas bleu pâle, du plafond de laquelle tombait une lampe d'argent tenue par des amours, le grand lit apprêté pour la nuit était vide.

Au coin du feu, éteint depuis longtemps, Charlotte dormait profondément, dans une bergère, attendant le retour de sa maîtresse.

Cette chambre vide produisit au duc un singulier effet ; il lui sembla que ses deux filles à la fois allaient lui être ravies, qu'il ne les reverrait jamais, que son existence deviendrait morne et silencieuse comme cette pièce déserte.

Quel châtiment ! Mais ne l'avait-il point mérité, lui qui avait soupçonné une sainte ?

Il se retira sur la pointe des pieds, ne voulant point réveiller Charlotte, ne voulant pas surtout qu'une femme de chambre pût voir l'état de désespoir dans lequel il se trouvait.

En passant devant l'appartement de Manuel de Beaujeu, il voulut y entrer malgré le peu de sympathie que lui inspirait depuis quelque temps son ancien secrétaire, tant il avait besoin de parler à quelqu'un de ses angoisses, de ses alarmes.

Mais la chambre du marquis était vide, vide comme celle de sa femme.

Godefroy chancela :

—Ah ! mon Dieu, dit-il, mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

Il gagna son appartement en s'accrochant aux murs, titubant ainsi qu'un homme pris d'ivresse.

Qu'allait-il devenir ? Qu'allait-il décider ?

Il demeura longtemps à penser, à réfléchir, surtout à se souvenir.

Quand son valet de chambre entra chez lui pour allumer son feu, il le trouva assis à son secrétaire et lisant un paquet de lettres jaunies par le temps.

C'était la correspondance naïve et pleine de tendresse que Bérengère, tout enfant, lui avait adressée.

Comme elle l'aimait à cette époque !.... Comme elle était bonne tendre et affectueuse, déjà prête à adorer son père, ainsi que le lui enseignait profondément Germaine !....

Et lui, lui, ce qu'il était, il avait dédaigné, rejeté tout cela, il l'avait foulé aux pieds !....

Comme il le regrettait maintenant, et que n'eût-il pas donné pour pouvoir recommencer la vie !

Il était toujours absorbé dans ses angoisses et ses souvenirs avec un visage si farouche et si désespéré que nul n'aurait osé lui adresser la parole, quand tout à coup un valet de chambre rentra de nouveau et vint lui dire :

—Madame la marquise est de retour, elle demande à parler à monsieur le duc.

Godefroy se leva tout d'une pièce.

—Ah ! qu'elle entre, s'écria-t-il, qu'elle entre le plus tôt possible !....

Quelques secondes après, Viviane était auprès de son père.

Derrière elle sur le seuil de la porte, on voyait la silhouette, toujours robuste, de Pedro Malgar.

Mais toute expression de sympathie avait disparu de la physionomie jadis si ouverte et si bonne du créole.

Avec leurs visages décomposés, leurs yeux brûlés de larmes, leurs traits tuméfiés et rougis, Viviane et lui offraient un si éloquent spectacle de désespoir et de douleur que Godefroy, après avoir fait quelques pas vers eux, chancela et dut s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber par terre.

—Ah ! mon Dieu, murmura-t-il, que se passe-t-il donc ? Qu'y a-t-il ?

Viviane s'élança pas vers lui pour le secourir comme elle le faisait d'habitude ; elle toujours si empressée et si bonne avec son père, au contraire.

Elle demeura droite, ferme, un peu rigide avec une expression qui rappelait celle de la duchesse de Lyesse.

—Vous me demandez ce que j'ai, mon père, dit-elle plus blanche qu'un suaire, recueillie et désespérée, je vais vous le dire : Ma sœur Bérengère, celle sur qui j'avais juré à notre mère morte de veiller comme sur une fille, a été assassinée il y a trois mois. L'ignorez-vous ?...

Le duc, d'abord stupéfait de douleur et d'étonnement, était resté tout droit, comprenant à peine les paroles que sa fille prononçait.

Mais, subitement, comme en un coup de foudre, l'intuition des mots lui revint et ils reprirent pour lui le sens ordinaire des choses.

Il poussa un grand cri :

—Morte !.... s'écria-t-il, morte !.... Elle.... Bérengère....

Plus bas, avec un inexprimable accent qui se brisait, il ajouta :

—Ma fille !....

La marquise stupéfaite le regardait, l'écoutait.

Etait-ce bien son père qui avait prononcé de cette voix toute vibrante d'amour paternel ce mot :

—Ma fille !

Les yeux de Viviane brillaient comme deux escarboucles, tandis que, de sa poitrine oppressée, un poids énorme disparaissait.

Mais Godefroy resté silencieux quelques minutes releva tout à coup la tête :

—Qu'avait dit Viviane ?.... Quoi.... Qu'il connaissait la mort de Bérengère ?...

Une horrible lueur se fit dans l'esprit de monsieur de Lyesse.

Viviane, si noble et si droite, l'accusait-elle d'être l'assassin de sa sœur !....

Oh ! non, cette chose-là était trop affreuse et ne pouvait pas exister.

Pâle, hagard, les yeux pleins de larmes, la poitrine brisée de sanglots, il s'adressa à la marquise de Beaujeu.

—Quoi ? lui demanda-t-il, qu'est-ce que tu dis ? Que je sais, moi, ton père, que Bérengère a été tuée ?

Il tourna sur lui-même.

Viviane voulut le secourir, il l'arrêta du geste.

—Ah ! mon Dieu.... mon Dieu.... continua-t-il, elle m'accuse peut-être ?...

C'est que c'est vrai, j'ai été un mauvais père, un mauvais mari.... j'ai sans doute mérité ces soupçons.... Mais accusé par elle, ma Viviane.... non.... le châtiment est trop dur !

Il battit l'air de ses mains et fût tombé par terre si Pedro Malgar ne se fût précipité vers lui.

Il était si pâle qu'on pouvait le croire sans connaissance.

—O mon père, murmura Viviane éperdue, mon père bien-aimé, pardonnez-moi, je suis si malheureuse !....

Elle se jeta dans les bras de Godefroy et le couvrit de baisers et de larmes.

Sous ces chaudes caresses, la vie du duc de Lyesse parut revenir en lui, une teinte moins livide colora ses joues amaigries, les sanglots qui gonflaient sa poitrine éclatèrent, des torrents de larmes s'échappèrent de ses paupières mi-closes.

—Oh ! oui ! je te pardonne, cher ange adoré, murmura-t-il en caressant de ses mains semblables les deux cheveux de Viviane, je te pardonne....

Ah ! si tu savais !.... si tu savais !....

—Quoi, mon père ? Que voulez-vous dire ?

Ah ! si votre cœur est plein, dégonflez-le dans le mien. Confiez-moi ce qui vous désespère et vous tourmente.

Qui vous aimera comme moi ?

—Tu as raison. Eh bien ! cette Bérengère que je détestais autrefois, je l'adore maintenant.

—Est-ce possible ?

—Ah ! c'est mille fois vrai. D'ailleurs,